

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 34 (1997)
Heft: 1298

Artikel: Chronique birmane. Partie 3, Déjeuner de moines
Autor: Rivier, Anne
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1015097>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Déjeuner de moines

Anne Rivier, qui connaît bien l'Orient, rentre d'un voyage en Birmanie. Voici le troisième des quatre articles qu'elle en a tirés.

MANDALAY, 4 HEURES du matin. Le vacarme continue. Je n'ai pas fermé l'œil: une célébration religieuse tient toute la ville en éveil. Dans chaque temple, dans chaque monastère, on lit les textes sacrés. Retransmis par haut-parleurs. Le canon bouddhique a des accents de campagne électorale.

Je me réfugie à la salle de bains. Des odeurs d'égout me sautent au visage, insupportables de précision. Vite, la fenêtre. C'est pire: âcres fumées d'encens, de charbon de bois, relents de poisson séché, de bouses de buffle, je suffoque. Et cette poussière comme un vitrage opaque, on n'y voit pas à un mètre.

De retour dans ma chambre, j'allume la lumière, au diable les moustiques, et j'essaie de lire un moment. Peine perdue. Dehors, les couvents se relaient au-dessus des toits plats des faubourgs. Les niveaux sonores alternés condamnent toute écoute suivie, l'hermétisme de la langue et de sa musique découragent le simple effort de préhension. L'épuisement ajoute au sentiment d'étrangeté fondamentale; jamais je ne me suis sentie aussi exilée. Les larmes aux yeux, je me recouche. Recroquevillée, les genoux sous le menton, je me chantonne du Bach en guise de berceuse.

Moines sans regard

6 heures 30. J'ai bien failli ne pas entendre mon réveil. Le guide (appelez-moi Johnny) frappe plusieurs fois à ma porte: «Le déjeuner de moines, Madam!» Des moines, des moines et encore des moines. Je les ai entendus toute la nuit, j'en ai vu des centaines hier, Mandalay est leur capitale.

Dès le lever du soleil, ils quadrillent la cité. Tête baissée, pieds nus dans la terre, sur le bitume troué, entre les crachats sanglants du bétel, ils vont de porte en porte, de boutique en marché, leur bol de laque noire collé sur la poitrine, quémander l'unique repas de la journée. Leur robe rouge dénude une épaule charnue à la peau mate, un cou souvent athlétique. Les crânes rasés ont des reflets d'ivoire ancien. Leur regard, quand il s'oublie et se relève sur

la passante que je suis, trahit une gêne évidente. Car s'il ne fait aucun doute que l'étrangère appartient au genre humain, elle est aussi fort éloignée du stade supérieur de son développement spirituel. Pas de mépris, pas de rejet objectif à mon égard mais pas de sourire, pas de salut non plus. Exception remarquable dans un pays où tout le monde vous fait fête. Ici comme ailleurs, la chasteté des hommes produit les mêmes effets: la femme est toujours un obstacle à franchir.

Le repas des moines: voyeurisme touristique

«Nous y voilà, Madam. Plus de 700 moines habitent dans ce monastère. La règle veut qu'ils mangent avant 12 heures. Nous pourrions assister à ce spectacle, c'est très rare, you know!» Johnny est fier, moi pas. Mes scrupules le laissent de marbre. Devant l'entrée, deux énormes cars de touristes. Japonais, Français, Italiens. Il fait un chaleur d'été. Je m'échappe. Je traverse un jardin, m'engage dans une allée bordée d'une dizaine de coquets pavillons bleu ciel à deux étages. Sans doute des dortoirs, séparés les uns des autres par des courettes bétonnées. Aux balcons, des moinillons m'observent gravement. L'ensemble rappelle l'internat de province. Partout, des étendoirs. Les lessives ondulent entre les palmiers. Vermillon, sang de bœuf, tomate, les bures sont des drapeaux. Autour d'un puits, des adolescents s'éclaboussent en riant. Leurs corps sont solides, en pleine santé. Les moines mangent à leur faim. L'ascétisme radical n'est pas une prescription bouddhique. Ni l'enfermement éternel, d'ailleurs: on quitte le couvent quand on le désire, pas de déshonneur à cela. On y entre de même, à l'essai, en retraite, en noviciat. N'empêche. La vie y est très dure, les préceptes (10 pour les novices, 227 pour les moines pleinement ordonnés) contraignants. Le moine dépend entièrement des laïcs pour sa subsistance, il donne tout ce qu'il possède à la communauté...

«Madam, the lunch, quick!» Johnny est en nage. Une clochette, un gong sonnent. Un silence solennel s'installe.

Tassée dans les couloirs ouverts sur la scène, la troupe des touristes retient son souffle. Les moines s'asseyent à même le sol devant les rangées de tables basses. Les parois de teck rougeoient, le réfectoire est un couchant en plein midi. Puis, sur un signal insaisissable, dans un ballet symphonique, les bols sont ouverts et le repas commencé. Les flashes crépitent, on calcule les distances, on mesure l'intensité de la lumière, on cadre, on se bouscule, on murmure, on se presse vers les fenêtres pour mieux voir. Une douzaine de cinéastes enjambent les hauts seuils de bois poli, se risquent au cœur de la cérémonie. Courbés, bossus, ils filment des visages en plan rapproché. Près de moi, un moine visé peine à déglutir. Une Française me prend à témoin, s'offusque. Je sors. Johnny ne comprend pas. Le tourisme, il est pour, cent pour cent pour. Il plaide: «Personne ne les a forcés, ils étaient d'accord».

Conversation interrompue

Mandalay, 16 heures, l'après-midi. Au temple de Mahamuni, deux jeunes bonzes m'ont abordée. Regardée droit dans les yeux, enfin. Sous prétexte de parfaire leur anglais, ils m'ont bombardée de questions: «how long is your visa? Switzerland, good land?» Notre groupe s'est élargi de quelques étudiants supplémentaires. Brièvement, j'ai eu peur. Peur de les mettre en danger. Seule pagode à avoir osé vendre des portraits d'Aung San Suu Kyi aux plus sombres moments de son combat, Mahamuni n'est pas en odeur de sainteté. Ni les jeunes moines, en général. Au cœur des manifestations prodémocratiques de 1988, ils ont subi une répression féroce. Depuis, leurs autorités semblent avoir été achetées par la junte, mais la base attend son heure.

Mes appréhensions sont justifiées. Sortis de nulle part, trois soldats armés nous entourent. La conversation s'est tarie d'un coup. On nous raccompagne. J'ai serré des mains, demandé et obtenu la grâce d'une photo-souvenir. Johnny s'est donné de la peine, elle est très réussie. Pas trace d'uniforme. L'armée a dû se défilé au dernier moment.

Anne Rivier